

Sinclair Lewis

Impossible ici

roman

version française
de Raymond Queneau

préface
de Thierry Gillybœuf



Éditions de la Différence

I

Le Rotary Club féminin de Fort-Beulah avait retenu pour son dîner annuel la grande salle à manger de l'Hôtel Wessex, tout ornée d'écussons de plâtre doré et de peintures murales.

Ici, dans le Vermont, une telle réunion avait moins de pittoresque que dans les petites villes de l'Ouest. Bien sûr, il y avait eu les plaisanteries locales classiques : Medary Cole, le minotier, et Louis Rotenstern, le tailleur, s'étaient présentés comme étant Brigham Young et Joseph Smith, ces deux enfants du Vermont, et ils en avaient profité pour taquiner les dames, avec leurs allusions à leurs nombreuses épouses imaginaires. Mais, à part cela, on était resté sérieux. Profondément sérieux. D'ailleurs toute l'Amérique était sérieuse maintenant, après six ans de crise, et les enfants nés après la guerre étaient assez âgés maintenant pour entrer dans une université... ou pour prendre part à une nouvelle guerre, la première bonne guerre qui tomberait sous la main des gens compétents. Les attractions de ce dîner rotarien n'avaient donc rien de drôle, du moins volontairement : un discours patriotique du brigadier général

en retraite, Herbert Y. Edgeways, sur « La Paix par les Armements », et une allocution de Mme Adelaide Tarr Gimmitch.

Mme Adelaide Tarr Gimmitch n'était pas moins connue pour avoir, en 1919, mené campagne contre le vote des femmes que pour avoir éloigné les soldats américains des cafés français pendant la guerre, en leur envoyant – astucieuse idée – dix mille jeux de domino. Elle s'était acquis également une solide réputation auprès des patriotes épris de rénovation sociale, en proposant d'éliminer du cinéma américain tout acteur, metteur en scène, machiniste ou figurant qui : 1° serait divorcé ; 2° serait étranger (excepté toutefois les Anglais, car Mme Gimmitch avait une grande admiration pour la reine Marie) ; 3° refuserait de prêter serment au Drapeau, à la Constitution, à la Bible et aux autres institutions spécifiquement américaines.

Le dîner annuel du Rotary Club féminin était une assemblée sélecte ; on y rencontrait tout le gratin de Fort-Beulah. La plupart des dames et plus de la moitié des messieurs étaient en tenue de soirée. Le bruit courait même que la fleur de ce gratin s'était fait servir des cocktails, dans la plus stricte intimité. Les tables formaient un fer à cheval, tout illuminé de bougies et resplendissant de roues symboliques en cuivre. De petits drapeaux américains étaient plantés dans des œufs durs colorés, côte à côte avec des verreries tarabiscotées pleines des sucreries et des Mickey Mouses faits avec des amandes. Sur le mur s'étalait la bannière avec le mot : *Servir*. Le menu (céleri, crème de tomate, had-dock bouilli, croquettes de volaille, petits pois et

glace tutti-frutti) était ce que l'Hôtel Wessex pouvait faire de plus soigné.

Tous écoutaient la fin du discours éperdument nationaliste du général Edgeways.

« ... car les États-Unis, seuls parmi les grandes puissances, n'ont aucun désir de conquête. Notre plus grande ambition, c'est qu'on nous laisse tranquilles ! Le seul rapport que nous puissions avoir avec l'Europe, c'est d'éduquer les émigrants crasseux et ignares qui nous viennent de là-bas et d'essayer de leur donner au moins un semblant de culture et de civilisation américaines. Mais, comme je vous l'ai déjà expliqué, nous devons nous préparer à défendre nos rivages contre ce ramassis de racketteurs internationaux qui s'intitulent des gouvernements. Car ils convoitent avec une fiévreuse envie nos mines inépuisables, nos forêts gigantesques, nos villes titanesques, nos champs couverts de blé à perte de vue.

Pour la première fois dans l'histoire, une grande nation doit s'armer de plus en plus non pour la conquête, non pour la guerre, mais pour la Paix. Prions Dieu qu'il ne nous soit jamais nécessaire d'en faire usage, mais si les nations étrangères ne prennent pas bonne note de notre avertissement, alors, comme des dents du dragon proverbial, des guerriers sans peur surgiront de chaque pouce de notre territoire, de ce territoire qu'ont conquis et cultivé nos pères. Nous ne démeriterons pas d'eux... ou nous périrons ! »

Ce fut un tonnerre d'applaudissements. M. le professeur Emil Staubmeyer, inspecteur des Écoles, se leva de son siège pour crier : « Un ban pour le général ! » Toutes les figures se tournèrent, rayonnantes, vers le militaire. Il n'y eut que deux pacifistes qui ne

prirent pas part à cette manifestation, et un certain Doremus Jessup, le directeur du *Daily Informer*, le principal journal de Fort-Beulah. On le considérait comme un « chic type », mais comme une espèce de « cynique ».

Le grand événement de la soirée fut l'allocution de Mme Adelaide Tarr Gimmitch. C'était une femme d'une soixantaine d'années, petite et rondelette, avec un nez impertinent. Sous sa capeline, en paille d'Italie, on pouvait voir de beaux cheveux grisonnants. Elle portait une robe de soie imprimée, ornée de grosses perles de cristal. Sur son sein, plutôt mûr, était épinglée une orchidée. Elle était pleine d'amitié pour tous les hommes présents. Elle se tortillait et se balançait en leur versant dans les oreilles la bonne parole, d'une voix tout onctueuse de sauce au chocolat, mais qui prenait souvent des tonalités aiguës.

« Comment vous, hommes, pouvez nous aider, nous, femmes » : tel était le sujet de son discours. Les femmes, faisait-elle remarquer, n'ont rien fait de leur droit de suffrage. Si les États-Unis l'avaient écoutée en 1919, bien des troubles auraient été évités. La femme devait-elle voter ? Non, certainement pas. La femme ne doit plus voter : elle doit retourner au Foyer et « comme l'a démontré le grand savant Arthur Brisbane, ce qu'une femme doit faire dans sa vie, c'est avoir six enfants ».

À ce moment, il y eut une choquante, une épouvantable interruption.

Lorinda Pike, veuve d'un célèbre pasteur unitarien, dirigeait un hôtel situé en pleine campagne, l'Auberge de la Beulah. C'était une jeune femme aux yeux calmes, aux cheveux châtons, à la voix

douce, au rire facile. Mais en public, sa voix prenait un timbre métallique, ses yeux s'emplissaient d'une furie déconcertante. C'était la gaillarde du pays, la femme de tête du village. Elle s'occupait toujours de ce qui ne la regardait pas et, dans les réunions publiques, elle critiquait tout ce qui se faisait d'important dans le comté : les tarifs de la Compagnie d'électricité, les salaires des instituteurs, le droit de censure des pasteurs sur l'entrée des livres à la bibliothèque municipale. Et maintenant, alors que tout n'aurait dû être que « Service Public » et enthousiasme, Mme Lorinda Pike rompait le charme par cette plaisanterie :

« Un ban pour Brisbane ! Mais si la pauvre fille ne peut pêcher un mari ? Devra-t-elle avoir ses six gosses en dehors du mariage ? »

Mme Gimmitch était habituée aux interruptions des socialistes, ayant fait plus d'une campagne contre les rouges ; elle avait la réplique facile et savait mettre les rieurs de son côté.

« Ma brave dame, rétorqua-t-elle, si une jeune fille a vraiment du charme et de la féminité, elle n'aura pas à "pêcher" un mari, comme vous dites : elle trouvera des prétendants alignés devant sa porte, sur dix rangs de profondeur ! » (Rires et applaudissements.)

L'interruption de Mme Lorinda Pike avait excité en Mme Gimmitch une noble ardeur. Elle fonça.

« Je vous le dis, mes amis, la plaie de ce pays, c'est l'égoïsme ! Sur cent vingt millions d'habitants, cent dix-neuf ne pensent qu'à eux-mêmes, au lieu d'aider les hommes qui s'efforcent de ramener la prospérité ! Ah, tous ces syndiqués, corrompus et avides, qui ne pensent qu'à extorquer des salaires de

plus en plus élevés, sans se préoccuper du sort de leur malheureux employeur qui, lui, porte toute la responsabilité de son affaire !

Ce pays a besoin de Discipline ! La Paix est un grand rêve, mais quelquefois, seulement un rêve ! Je ne suis pas sûre... peut-être vais-je vous choquer, mais je vous demande d'écouter une femme qui ne vous déguisera pas la dure vérité, au lieu de vous présenter un lot de fadaises sentimentales, eh bien ! je ne suis pas sûre que nous n'ayons pas besoin d'une nouvelle guerre pour apprendre la Discipline ! Nous en avons assez de tout cet intellectualisme, de cette culture livresque. Certes, cela a du bon, mais qu'est-ce, après tout, sinon des jouets à l'usage de grandes personnes. Non ! ce dont, tous, nous avons besoin, si ce grand pays veut tenir son rang dans le concert des Nations, c'est de Discipline, de Volonté, de Caractère ! »

Elle se tourna, d'un joli mouvement, vers le général Edgeways et lui dit d'un ton enjoué :

« Vous nous avez dit tout à l'heure, général, ce qu'il fallait faire pour défendre la Paix. Mais entre nous, général, avouez-le ! avec votre grande expérience, honnêtement, sans fard, ne croyez-vous pas que, peut-être – je dis peut-être – quand un pays est devenu à ce point matérialiste, comme le sont tous les syndicalistes qui ne pensent qu'à l'argent et à élever le taux de l'impôt sur le revenu, pour que l'honnête et laborieux travailleur paie pour le bon à rien sans énergie, alors peut-être serait-il bon, pour redonner du nerf à tous ces fainéants, peut-être serait-il bon que nous ayons une nouvelle guerre ? Et maintenant dites-nous le fond de votre pensée, *mon général* ! »

Elle s'assit d'un air dramatique. Les applaudissements crépitérent, les mains voltigeaient comme des oiseaux blancs. Les Rotariens s'époumonaient : « Debout, général ! À vous, général ! Relevez le gant, général ! »

Le général était un petit homme rondouillard, dont la figure ressemblait à un derrière d'enfant. Il portait lunettes. Mais il rugissait comme un vrai militaire.

« Eh bien ! dit-il avec un gros rire, en se mettant sur ses pieds et en agitant vers Mme Gimmitch un index amical, eh bien ! mes amis, puisque vous êtes décidés à pénétrer les secrets d'un pauvre soldat, je vais vous avouer que, bien que j'abhorre la guerre, il y a des choses bien pires. Ah, mes amis, bien pires ! Que vaut la paix, lorsque les syndicats sont gangrenés par les absurdes doctrines de l'anarchique Russie rouge ! lorsque des professeurs, des journalistes, des écrivains notoires, attaquent en secret et de concert avec ces apaches, notre Grande Vieille Constitution ! Lorsqu'à force d'être nourri de pareilles sornettes, le peuple devient lâche, sans énergie, égoïste et dépourvu de toutes les qualités qui font le guerrier ! Non, une telle paix est bien plus monstrueuse qu'une guerre !

Mais j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer ! Il y a trois ans, un nombre effrayant d'étudiants étaient pacifistes, de ces pacifistes bêlants qui ne pensent qu'à poignarder leur patrie dans le dos. Maintenant, lorsque ces fous imprudents et les défenseurs du communisme tentent de tenir un meeting – eh bien, mes amis, leurs camarades patriotes viennent y mettre le holà ! Depuis le mois de janvier, soixante-seize de ces ignobles exhibitions n'ont pu avoir lieu, et pas moins de cinquante-neuf de ces traîtres ont

reçu ce qu'ils méritaient : une sévère correction. Je vous fiche mon billet qu'ils ne sont pas prêts de recommencer à brandir, dans notre pays de liberté, la bannière teinte de sang de l'anarchisme. Voilà, mes amis, de bonnes nouvelles ! »

Le général s'assit au milieu d'applaudissements extasiés. Mais Lorinda Pike vint de nouveau troubler la fête :

« Dites-moi, monsieur Edgeways, est-ce que vous croyez que vous allez pouvoir débiter ces sadiques absurdités, sans que... »

Elle ne put en dire plus. Francis Tasbrough, le plus important des industriels de Fort-Beulah, se dressa et, le bras dirigé vers Lorinda, il gronda de sa voix de basse :

« Un moment, s'il vous plaît, ma chère dame ! Tous ici, nous sommes habitués à vos interventions et connaissons vos opinions politiques. Mais en tant que président de cette réunion, je me vois au regret de vous rappeler que le général Edgeways et Mme Gimmitch sont nos invités, tandis que vous, si vous me permettez de vous le rappeler, vous n'êtes ni Rotarienne ni parente d'aucun Rotarien ici présent. Vous n'êtes que l'invitée du pasteur Falck, que tous ici nous respectons. Aussi je vous prie de vouloir bien – ah, merci, madame ! »

Lorinda Pike se recroquevilla sur sa chaise et contint son ardeur. M. Francis Tasbrough, lui, se tenait droit sur son siège, comme l'archevêque de Canterbury sur son trône archiépiscopal.

Doremus Jessup intervint alors pour mettre fin à l'incident. Il était à la fois un intime de Lorinda et un ami d'enfance de Francis Tasbrough. De petite

taille, la figure presque décharnée, le teint hâlé, il portait, outre une petite moustache grise, une barbe bien soignée. Dans le Vermont, porter la barbe c'était se signaler comme un vétéran de la guerre civile, un fermier ou un adventiste. Ses ennemis disaient qu'il voulait avoir l'air d'un « intellectuel », d'un « artiste », qu'il « ne voulait pas ressembler à tout le monde ». Bien qu'on reconnût en lui un homme d'affaires compétent et un bon journaliste, plein de l'esprit de la Nouvelle-Angleterre, tout le monde le désignait comme le premier excentrique de Fort-Beulah.

Il bondit donc et, d'une voix calme :

« Tout le monde est ici d'accord, dit-il. Mon amie, Mme Pike, sait bien que la liberté de parole devient de la pure licence lorsqu'elle outrepassse ses droits en critiquant l'Armée et en défendant les droits du peuple. Aussi, Lorinda, je pense que vous devriez faire vos excuses au général, auquel nous sommes reconnaissants de nous avoir expliqué ce que les classes dirigeantes désirent réellement. Debout, je vous prie, Lorinda, et faites vos excuses. »

Il regardait Lorinda avec sévérité, mais Medary Cole, le président du club, se demandait si Doremus ne se « fichait pas du monde ». Il hésitait. Oui? Non. Il avait eu tort de penser cela, car Mme Pike se confondait en excuses (sans toutefois se lever) :

« Mais certainement, général ! Je vous remercie de votre discours si – révélateur. »

Le général étendit sa main rondouillarde, dont les doigts saucissonneux s'ornaient de bagues maçonniques, ou à emblèmes militaires. Il s'inclina comme un maître d'hôtel.

Et d'une voix qui eût été plus à sa place sur un champ de manœuvre :

« Mais je vous en prie, madame, je vous en prie. Un vieux soldat n'a jamais peur d'une bataille ; cela lui fait du bien. Trop heureux si quelqu'un est assez intéressé par nos idées pour s'en fâcher, ah ! ah ! ah ! »

Chacun rit et, de nouveau, la cordialité régna.

Louis Rotenstern entonna quelques refrains patriotiques, dernière attraction de la soirée : *En marche à travers la Géorgie*, et *Le Vieux Campement*, et *Dixie*, et *Joe le négro*, et *Je ne suis qu'un pauvre cow-boy*.

Tout Fort-Beulah classait Louis Rotenstern parmi les « braves types », la catégorie juste au-dessous des « vrais gentlemen ». Doremus Jessup aimait aller avec lui à la pêche et à la chasse aux perdrix ; il croyait qu'aucun tailleur de la Cinquième Avenue ne pouvait avoir plus de goût que lui. Mais Louis était chauvin en diable. Il expliquait à tout bout de champ que ce n'était pas lui, ni même son père, qui étaient nés dans un ghetto en Pologne, mais son grand-père (dont le nom, pensait Jessup, devait avoir une consonance un peu moins aryenne que Rotenstern). Il n'était pas seulement américain cent pour cent, il répétait sans cesse qu'il fallait mettre à la porte tous les étrangers, les youpins aussi bien que les Japs ou les Polacks. Il était également convaincu que si les politiciens ne fourraient pas leur sale nez dans le contrôle des banques, de la bourse et des heures de travail des employés dans les grands magasins, tout le monde dans le pays verrait ses bénéfices accrus

et deviendrait bientôt aussi riche que l'Aga Khan, y compris les employés eux-mêmes.

Aussi Louis ne chantait-il pas seulement ses rengaines avec la conviction d'un chanteur de synagogue, mais aussi avec une ferveur toute patriotique. Chacun reprenait les refrains en chœur, tout particulièrement Mme Adelaide Tarr Gimmitch, dont la célèbre voix de contralto rappelait celle d'un chef de train annonçant les stations.

Finalement le dîner se termina dans une cataracte de congratulations. Doremus Jessup murmurait à l'oreille de sa femme Emma, une femme d'intérieur qui aimait tricoter solitaire, une femme de bon sens :

« J'ai eu tort, n'est-ce pas, d'intervenir comme je l'ai fait ?

– Oh non, Do-ré-mi, tu as eu raison. J'aime Lorinda. Mais pourquoi éprouve-t-elle toujours le besoin de faire montre de ses absurdes convictions socialistes ?

– Puisque tu es si réac, tu veux peut-être inviter l'éléphant blanc, je veux dire Mme Gimmitch, à prendre un verre chez nous ?

– Ah non, alors ! »

Finalement, après maints pourparlers, il fut convenu que les Rotariens mâles iraient chez Frank Tasbrough pour terminer la soirée. Jessup était de la partie.

Couverture : Jean Mineraud.
Drapeau © fotolia.com

Titre original : *It Can't Happen Here.*

© Sinclair Lewis, 1935.

© renewed Michael Lewis, 1963.

© Gallimard, 1937, pour la traduction française.

© SNELA La Différence, 30 rue Ramponeau, 75020 Paris, 2016,
pour la présente édition.